

*RODRIGO FRESÁN*

# LE FOND DU CIEL

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)  
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Titre original : *El fondo del cielo*  
Éditeur original : Random House Mondadori S.A.  
© 2009, Rodrigo Fresán  
ISBN original : 978-84-397-2144-4

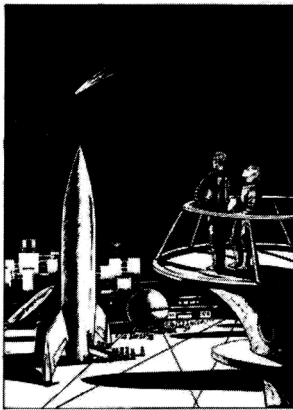
ISBN 978-2-02-101469-3

© Éditions du Seuil, août 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*Pour Daniel,  
dans les bras d'Ana,  
montrant les étoiles*



*The return of Halley's comet in 1996.*

La réalité (telles les grandes villes) s'est étendue et ramifiée au cours des dernières années. Cela a influé sur le temps.

ADOLFO BIOY CASARES

On peut être amoureux de l'Espace et de ses possibilités [...] Je sais aussi que le Temps est un bouillon de culture parfait pour les métaphores [...] «L'espace est un grouillement de notre œil. Et le Temps un tintement à l'oreille.»

VLADIMIR NABOKOV

Les distances ne sont que le rapport de l'espace au temps et varient avec lui [...] Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est [...]

MARCEL PROUST

On ne peut se voir soi-même hors de l'univers.

KURT VONNEGUT

J'imagine que l'idée selon laquelle chaque créature a une vision différente de celle des autres créatures ne sera pas partagée par beaucoup d'entre vous [...] Se trouver un monde qui n'existe pas. Voilà le premier pas.

PHILIP K. DICK

Je ne me suis jamais habitué à vivre sur cette Terre. Je crois que notre présence ici est une erreur cosmique. Nous étions destinés à une autre planète lointaine, à l'autre bout de la galaxie.

JOHN BANVILLE

Oh ! Courons voir cette planète !

JOHN CHEEVER

I

CETTE PLANÈTE

Où que tu sois, loin ou proche, si tu peux lire ce que j'écris en ce moment, s'il te plaît souviens-toi, souviens-toi de moi, souviens-toi de nous ainsi.

Souviens-toi de nous, souviens-toi de moi, souviens-toi qu'en ce temps-là les habitants de notre planète, de notre si petit univers, se divisaient en voyageurs interplanétaires et en créatures d'autres mondes.

Les autres n'étaient que des personnages secondaires.

Constructeurs anonymes de la fusée.

Hommes et femmes réduits en esclavage par des êtres lointains à l'anatomie invraisemblable et qui, pourtant, en vertu d'un mystère inexplicable, parlaient notre langue à la perfection.

Humains maîtrisant la langue des extraterrestres, laquelle, en vertu d'un mystère plus inexplicable encore, ressemblait mot pour mot à l'anglais parlé par les étrangers originaires de deux ou trois pays voisins.

Et ni le terme d'*astronaute*, ni celui d'*alien* n'étaient couramment employés.

Contrairement à maintenant, enfants et vieillards ne les avaient pas constamment à la bouche, ces mots au goût familier facilement reconnaissable dès la première bouchée par les premières dents de lait ou les dernières fausses dents.

Ce n'est pas comme aujourd'hui (si l'on songe au jargon technologique en tant que nouvelle forme de pornographie, à la course aux armements et à celle, domestique, aux gadgets

de toutes tailles et d'usages divers, aux visages et aux corps modifiés par des opérations laser, à la vie après la vie, aux existences alternatives empêtrées dans la Toile sur les écrans de petits ordinateurs), où j'ai parfois fortement l'impression que tous les habitants de cette planète sont, sans en avoir conscience, des écrivains de science-fiction.

Ou, tout au moins, des personnages de science-fiction créés par des écrivains de science-fiction.

Autrefois, au début, c'était différent.

Autrefois, dans ce qui est aujourd'hui l'ancienne Nouvelle Ère, l'espace était vraiment noir et c'était aussi une page blanche à remplir avec les fulgurances de nos prières, de nos promesses, de nos suppliques.

On nous payait pour imaginer l'inimaginable et le futur était toujours très lointain, à des siècles ou des millénaires de distance.

Il y avait ceux qui préféraient écrire sur des Terriens grimant dans des fusées pour pouvoir ensuite monter encore plus haut.

Et ceux qui choisissaient la voie inverse et préféraient faire atterrir ici des extraterrestres décimant tout et n'épargnant qu'un dernier témoin qui retraçait ce qu'il avait vu par écrit. La fin de son histoire se superposait au début de la nôtre et la préfigurait dans des pages destinées à prévenir ceux qui, avec un peu de chance, arriveraient plus tard pour tout recommencer. Une nouvelle tribu d'individus au look scientifique – blouse de laboratoire, lunettes, et même une pipe toujours allumée dans leur combinaison et leur casque spatiaux – édifie au milieu des ruines et des décombres, cherche à comprendre qui sont toutes ces statues sans bras ni tête qui ont été un jour des héros ou des scélérats. Hommes du futur ayant oublié le passage des siècles, qui marchent entre ces restes immortels,

incapables de préciser ce qui s'est passé, mais émettant de nombreuses hypothèses sur ce qui a bien pu arriver aux anciens habitants de ces palais et de ces mausolées, jusqu'à inventer – sans le vouloir ou animés d'une vague intuition – une nouvelle forme de science-fiction à l'envers. Une science-fiction qui ne serait pas autre chose que les mythes, les prétendues légendes et, pour finir, l'Histoire. Car l'Histoire de ce qui a été – toute théorie, roman ou essai historique – est aussi un roman de science-fiction.

Ce qui est survenu est aussi fantastique que ce qui va survenir.

Le passé ne cesse jamais de bouger même s'il semble immobile.

Comme la neige.

Eh oui, il y avait de la neige et des bonshommes de neige, des hommes de neige.

Et nous étions là, moi et Ezra, dans la neige.

Et après une longue et puissante chute de neige, notre planète est plus que jamais une autre – on la sent plus étrangère et plus lointaine, plus neuve et plus différente.

Et cette année-là – souviens-t'en, souviens-toi de nous ainsi – il avait neigé comme jamais.

Nous étions là, sous la neige, à la tête de tous ces bonshommes de neige et de cette sphère gigantesque. Et c'était comme si Ezra et moi nous nous élevions au milieu de cette neige immobile mais vivante dans la lumière pâle du jour naissant. Comme si chaque flocon – jamais le même – était une étoile unique. La neige – la voir et la sentir – nous rend tous poétiques, même si, dans mon cas, c'est un piètre poète.

Et il y a eu une rafale de vent et toi à la fenêtre.

Et c'était comme si le vent n'avait été inventé que pour souffler dans tes cheveux et proclamer ainsi que, bien qu'invisible, lui

aussi avait une forme : ta chevelure en bataille dans l'air de ce matin sombre avait la forme du vent.

Alors les flocons de neige se sont mis en mouvement, poussés par une décharge d'énergie, et nous étions là, comme si nous vivions dans l'un de ces globes de plastique et de verre agité par un être supérieur – ou seulement un géant – pour créer une tempête blanche et prisonnière.

Une tempête tenant dans la paume de la main qui l'invoque et la soutient.

Et nous – moi et Ezra – étions à l'intérieur, heureux prisonniers de tes doigts.

Nous, nous deux, qui nous faisons appeler les Lointains, commençons et finissons en nous-mêmes.

Mais il y en a eu d'autres, oui, qui se sentaient eux aussi des Lointains – proches de notre singularité à peine plurielle, une singularité duelle –, uniquement par voisinage. À force de graviter autour de nous, ils se sont inévitablement lassés et, fatigués de notre indifférence, ils sont partis en quête d'attractions plus aimables et de camarillas plus peuplées.

Il faut dire que nous deux – Ezra et moi –, nous nous sentions vraiment très différents.

Et nous préférons nous considérer comme des êtres lointains d'aspect familier, mais cependant mus par une volonté résolument étrangère, persuadés d'être des intrus obéissant à l'ordre intime d'entreprendre un long voyage, de traverser l'espace, d'arriver au fond du ciel, puis de rebrousser chemin pour regagner notre point de départ, un foyer que nous ne reconnaissions pas et qui ne nous reconnaissait pas davantage.

Nous marcherions alors sans but précis dans les rues et les parcs.

Notre lignée serait éteinte ou nous ne pourrions pas l'identifier à cause du mélange de sangs nouveaux.

LE FOND DU CIEL

Nous serions des étrangers auxquels il ne resterait plus que la consolation d'écrire précisément *là-dessus* : le fait de n'appartenir à aucun endroit après avoir tout vu.

Et nous serions heureux.

Quelqu'un a un jour affirmé que derrière tout écrivain de science-fiction (ou du moins les premiers, les écrivains de science-fiction *originels*) se cache toujours un scientifique frustré.

Je n'en suis pas si sûr, comme le prouve le cas d'Ezra : d'abord scientifique reconnu, puis agent traitant des dossiers *classified* resté à jamais – quand le futur n'a plus été pour lui qu'une rampe de lancement vers un passé qu'il fallait modifier – un écrivain de science-fiction frustré.

Ezra, qui a décidé de renoncer à tout au nom de l'exactitude quand tu as disparu sans explication logique après la chute de neige, cette fameuse nuit, sans même laisser derrière toi un beau récit d'adieu, une *amazing story*, un *weird tale* ou un *astorishing travel*.

Mais je m'avance sans savoir comment serpente mon histoire, je ne sais pas où est sa tête ni où finit sa queue en sang à cause de toutes les blessures infligées par ses propres crocs.

Les Lointains, au contraire, soutenaient que derrière tout physicien ou astronome gisait le corps inerte, mais non mort – juste en animation suspendue – d'un conteur d'histoires qui avait succombé à la tentation cosmique des chiffres et des formules. Et cependant, au bout du compte, à peine cachée et *top secret*, il y avait assurément la promesse d'un écrivain attendant d'être

activé par un code secret dans une terminaison nerveuse, non au bout de la langue, mais au bout des doigts. Quelqu'un qui, impuissant et incapable d'atteindre l'extase de la spéculation illimitée, avait fini par se résigner – en simulant la fierté peu affirmée de ceux qui veulent se croire privilégiés – aux murs inoxydables d'un laboratoire bien surveillé.

Un code. Une combinaison de chiffres et de lettres. Une formule. Une lourde porte de métal qui s'ouvre comme un livre sur l'une de ces forteresses dont le centre n'est accessible qu'à l'aide d'une succession de mots de passe inscrits sur les bandes magnétiques de cartes d'acier qui te guident le long de couloirs blancs gardés par des soldats sans paupières et des caméras insomniaques. Les yeux des uns et des autres scrutent un présent pur, se nourrissent de la crainte paranoïaque qu'une Apocalypse plus évoluée et plus efficace soit créée et activée dans d'autres laboratoires ou des grottes où l'on presse d'autres boutons pour que commence la fin de toutes les choses de ce monde.

Et le défi consiste toujours à être le premier à aborder la fin.

Mais mon histoire, celle des Lointains, ne fait que commencer, ou plutôt c'est moi qui, ici et maintenant, ne fais que la commencer. Vous me pardonnerez tous ces préambules. En guise d'excuse, je dirais qu'ils sont les balbutiements prudents de quelqu'un qui n'ose pas appuyer sur certains interrupteurs pour activer certains souvenirs.

La mémoire envisagée comme l'inexplicable machine à explorer le temps et le passé, comme une quatrième dimension, une planète alternative où il y a une vie un peu plus intelligente que celle du présent.

Parce que dans le passé – où l'on arrive bien plus tard car il a la terrible particularité de ne pouvoir être vu que depuis le futur –, nous sommes tous plus sages.

En voyageant vers ce qui a été, nous comprenons aisément et prenons clairement conscience d'erreurs qu'en vérité, nous ne pouvons ni ne pourrions corriger. Mais nous accédons au moins au lot de consolation ou au châtement désolant de savoir exactement comment nous aurions pu mieux faire, combien les résultats auraient été plus positifs si nous avions pu altérer certains facteurs ou prendre certaines décisions. Voilà pourquoi nombreux sont ceux qui, avant de prendre la drogue dure du passé au risque de devenir accros, en choisissent une autre : celle de l'oubli.

Je suppose qu'ils sont alors heureux de vivre une éternité de couchers de soleil toujours premiers et uniques.

Ainsi, la vie dure le temps d'une journée, pour ensuite recommencer.

Ce n'est pas, ça n'a pas été ni ne sera mon cas.

La fine perception des dérangements de la mémoire, des intermittences du cœur – des palpitations du temps qui, maintenant, se traîne pour se mettre aussitôt à courir et soudain à voler – a toujours été mon plaisir, mon privilège et ma condamnation.

La mémoire est un astronaute qui travaille dur pour établir des relations durables entre les étoiles, mortes pour la plupart ; mais leur souvenir allume encore des lumières dans un espace qui, même extérieur et inaccessible, ne fait pas moins partie, lui aussi, des nébuleuses de la pensée, si proches et également inaccessibles. Se souvenir, c'est trouver sans cesser de chercher. Nous ne savons pas si un souvenir est ce que nous considérons comme perdu lorsque nous l'évoquons ou ce qui, perdu, est tout à coup retrouvé.

Le plus étrange (ou le plus normal, car les distorsions de l'espace-temps sont des lieux communs très fréquentés du genre), est peut-être qu'à présent – alors que je commence à la perdre, la mémoire m'inflige une douleur aiguë et palpitante – j'essaie de me rappeler en écrivant ce dont je ne me souviens plus si je ne me sers pas de mes mains.

Et je ne le fais pas à l'aide du langage fonctionnel et presque télégraphique de la science-fiction.

Je veux parler de ce style qu'est l'absence de style, où ce qui compte vraiment est la trame, la bonne idée, la prophétie novatrice. L'intérêt constant pour le futur servi par une écriture vraiment primitive.

Non : maintenant, ce sont de longues lignes sinueuses (les parenthèses fonctionnent comme des pinces de crustacés agrandis

et enorgueillis par l'action des rayons Epsilon) qui semblent avoir été écrites par un gentleman expérimental et peu expérimenté du dix-neuvième sur les brisants du nouveau siècle.

Encore le passé.

La façon dont on écrivait par le passé, lorsque les livres pouvaient compter sur des lecteurs ayant tout leur temps et que tout le temps du monde était contenu dans ces livres qu'il était si difficile de refermer, car il se passait bien plus de choses à l'intérieur qu'au-dehors. Des livres à l'usage d'un lecteur d'une ère finissant pour qu'une autre commence, déjà prête à lancer l'idée et la théorie du futur lointain.

Et, de là, la nouvelle et paradoxale conviction que, si on prolongeait la vie, le futur pouvait non seulement être plus lointain, mais aussi devenir plus accessible.

De là un lecteur mutant, flottant entre deux phases.

Un lecteur Lointain ayant accès à tout.

Quelqu'un qui allait bientôt découvrir – au milieu des explosions d'une Grande Guerre qui devait être la seule et la dernière – que non seulement le futur s'étendait, mais qu'en outre le temps s'accélérait.

Quelqu'un qui – bien que n'ayant jamais eu les outils appropriés pour imaginer de complexes machines de télétransportation ou des autoroutes galactiques endommagées par des trous noirs – serait vite jeté dans le *continuum* d'une époque d'engrenages, de leviers et d'engins prêts à faire ce qu'on exigerait d'eux dans la réalité pour mieux désobéir et se rebeller dans la fiction.

J'imagine que l'air était alors inflammable et que les amoureux faisaient des étincelles en unissant leurs lèvres, car même les baisers étaient historiques et électriques. L'énergie magnétique s'agitait de toutes parts et, soudain, tout était prétexte aux combustions externes et internes.

J'insiste : que fais-je en écrivant ces longues phrases serpentes, ces images confuses à force d'adjectifs ; pourquoi est-ce que je raisonne ainsi ; que se passe-t-il ; que m'arrive-t-il *en particulier* et...

Patience, patience... Est-il licite de demander de la patience comme on implore la pitié en jurant que, bientôt, les choses vont s'ordonner ou tout au moins mourront en essayant de s'ordonner ?

Ici et maintenant – c'est peut-être de ça qu'il s'agit et pour ça que j'écris de cette manière –, je suis moi aussi un peu *ainsi* : mes longues phrases et mes brèves pensées sont celles de quelqu'un soumis au règne de machines qu'il ne comprend pas, mais dont il tire profit. Il les utilise sans oublier pour autant qu'il ne saura jamais ce qu'est au juste l'électricité – est-elle animale, végétale, minérale ? – ni comment fonctionne le moteur le plus élémentaire. Quelqu'un pour qui les avions seront toujours des ascenseurs dépourvus de câbles. Un homme à la lisière d'un monde, un frontalier, un individu qui n'est pas tout à fait nulle part, mais qui peut tout contempler depuis une perspective plus changeante que privilégiée, encore que...

J'écris dans le fracas inaudible d'une bataille secrète que je sais perdue d'avance.

J'écris pour tenter de vaincre l'oubli qui s'avance vers moi comme une marée noire, un manteau d'étoiles s'éteignant une à une comme des noms qui, épuisés à force d'avoir été si souvent prononcés et utilisés, s'estompent en même temps que les visages qui leur correspondent. Une obscurité qui me recouvre et m'étouffe. D'abord, j'essaie de garder la tête hors de l'eau, mais ensuite, très vite, je comprends que résister à l'appel des profondeurs et de l'oubli n'a aucun sens, alors je m'abandonne, je coule et des bulles d'air liquide s'échappent des lèvres de mon scaphandre.

J'écris pour que tout cela fonctionne comme les restes d'un naufrage, qui remontent toujours à la surface pendant que sur l'autre berge du fleuve s'élève une colonne de fumée noire dansant sur un air de sirènes rouges, dans une ville où personne ne dormira ce soir.

Fragments épars, certes, mais d'un même casque et d'une même tête, qui pourront peut-être donner une idée de ce qui a sombré ou, du moins, indiqueront approximativement l'endroit où gît, immobile, tout ce qui a un jour navigué guidé par des boussoles, des compas et des constellations.

J'écris pour laisser quelque chose et non pour clarifier ce qui est arrivé ou m'aider à me souvenir (je peux presque me voir dans un futur proche si, au lieu de partir, j'avais décidé de rester, lisant ces pages sans rien comprendre au peu qu'elles contiennent et pas grand-chose au néant qu'elles cherchent à expliquer).

J'écris comme on prendrait congé.

J'écris tout ce que je n'avais pas l'intention d'écrire et que, pour l'essentiel, je n'écris pas, mais pense en ayant recours à cette forme d'écriture, insaisissable et pure, qu'est la mémoire inaltérée, une étrange énergie nostalgique au fonctionnement incompréhensible avant d'être couchée sur le papier et réduite à des mots déconnectés. J'écris poussé par le combustible réactif d'une visite inattendue.

Lorsque j'écris, j'ouvre et ferme certaines parenthèses (en empruntant peut-être celles qui enlacent des nombres et des lettres mais non des mots, afin de rapprocher mon langage incertain d'une certaine précision mathématique, de l'exactitude à laquelle s'est voué Ezra pour tenter de définir les contours de ce qui est diffus), et j'ai fermé l'abattant de mon secrétaire quand j'ai entendu frapper à la porte.

Alors je me suis levé pour aller ouvrir.

Un jeune journaliste.

Je dis « journaliste » sans être sûr qu'il en soit un au sens rigoureux et professionnel du terme.

Contrairement à ce qu'il m'a annoncé, je doute qu'il ait un jour travaillé pour un magazine « spécialisé », car, pour autant que je sache, il n'existe plus de magazines « spécialisés » en science-fiction, et si jamais l'un d'entre eux a survécu, je ne pense pas qu'il consacre ses quelques pages à interviewer des antiquités, leur préférant l'échange d'opinions de fans plus intéressés par leur trop-plein d'affection pour les effets spéciaux – toute cette technique érotique et digitalisée où poser les doigts – du dernier grand film frigide de l'été torride.

Quand il est arrivé chez moi sans prévenir, je ne l'ai pas cru, aussi lui ai-je épargné de passer un mauvais quart d'heure en m'assurant de l'authenticité de ses prétendues cartes de presse.

Je me suis contenté de le considérer comme quelqu'un ayant un besoin *impérieux* de poser de nombreuses questions à quelqu'un d'autre (questions qu'il s'était formulées très souvent en silence, seul), afin, si possible, de recevoir les bonnes réponses de la bouche d'un étranger qu'il ne connaissait que trop bien, même s'il ne lui avait jamais parlé.

Le jeune journaliste (je ne crois pas non plus qu'il était « jeune », mais il est vrai que j'ai atteint l'âge où la quasi-totalité des êtres vivants sont ou semblent jeunes comparés à moi) est venu me trouver aujourd'hui et m'a posé tout un tas de questions sur ce qui s'est passé il y a très longtemps.

Et la première chose que j'ai imaginée, c'est que sur son petit bloc-notes couvert d'une écriture illisible, de mots à moitié coupés, plus dépecés qu'abrévés, il y avait – comme je le constatais depuis quelque temps les rares fois où je me laissais atteindre et attraper – une longue liste de questions à propos

## LE FOND DU CIEL

de Warren Wilbur Zack. De sa vie si différente de la mienne. À l'opposé de la mienne. Une anti-vie. Tout ce qui lui est arrivé à lui se lisant – à la lueur de ses dernières volontés – comme étant tout ce qui *ne m'était pas* arrivé à moi, et...

Ici, je crois qu'une pause s'impose.

Une pause qui sera comme l'une de ces parenthèses blanches où – entre deux paragraphes – je crois entrevoir la véritable texture du temps. Une pause faite de cette antimatière matérielle entre deux sauts spatio-temporels, ou de ce moment où des pièces tournent et entrent dans les fentes du mécanisme complexe des souvenirs que nous convoquons ou qui décident de se rappeler à nous.

Une nouvelle pause avant de me mettre à penser à Zack...